

Dis-moi ce que tu relis

Frédéric Morneau-Guérin

Chef de pupitre, sciences

Claude La Charité

La littérature de la Renaissance. Un « abîme de science »

Québec, Les éditions du Septentrion, 2025, 186 pages

On attribue souvent au philosophe transcendantaliste américain Ralph Waldo Emerson la formule, devenue proverbiale, que voici : « On reconnaît un homme aux livres qu'il possède ». Fort probablement apocryphe, il n'en demeure pas moins qu'elle s'est imposée en raison de la prégnance de l'idée qu'elle condense, à savoir que le rapport d'une personne aux livres trahit quelque chose de son monde intérieur. Une bibliothèque n'est jamais qu'une simple accumulation de feuilles de papier couvertes de taches d'encre : elle est l'inscription visible de lignes de force qui structurent une pensée. Faisant clairement écho à l'intuition prêtée à Emerson, l'écrivain français François Mauriac en propose, dans *Mémoires intérieurs* (1959), une formulation plus fine et plus exigeante : « Dis-moi ce que tu lis, je te dirai qui tu es ; il est vrai. Mais je te connaîtrai mieux si tu me dis ce que tu relis ». En attirant l'attention non seulement sur la lecture comme acte ponctuel, mais sur la relecture comme forme de fidélité intellectuelle, Mauriac opère un déplacement décisif : il fait passer la lecture du registre de la curiosité passagère à celui de l'inscription durable, de ce qui résiste à l'érosion du temps et continue d'éclairer l'expérience.

Cette manière de concevoir la bibliothèque est reprise et approfondie par le philosophe allemand Walter Benjamin dans son célèbre essai *Ich packe meine Bibliothek aus* (1931). En décrivant le déballage de sa propre bibliothèque, Benjamin ne dresse pas un simple inventaire ; il cartographie une vie intellectuelle. Chaque ouvrage devient le témoin d'une rencontre, d'un moment, d'une nécessité intérieure. La bibliothèque apparaît alors comme une autobiographie oblique, faite de livres survolés ou, au contraire, médités ; de livres aimés ou, au contraire, honnis ; de livres annotés ou, au contraire, préservés de toute marque ; de livres perdus et, parfois, de livres retrouvés. Cette approche a été largement reprise dans l'étude des bibliothèques personnelles de figures historiques majeures. L'analyse des livres qu'elles possédaient, lisaient, annotaient ou citaient permet de reconstituer leur

univers intellectuel et d'éclairer les conditions dans lesquelles leurs idées se sont formées, transformées ou parfois rigidifiées. Les bibliothèques personnelles de Sir Isaac Newton, de Charles Darwin, du général de Gaulle, de Winston Churchill ou encore de Michel de Montaigne ont ainsi fait l'objet d'études détaillées.

Les livres ne se contentent pas de refléter une pensée : ils peuvent la façonner, l'armer ou la tourmenter. Une bibliothèque n'est pas seulement le miroir d'une vie intérieure ; elle en est parfois l'un des moteurs les plus puissants. À plusieurs moments de l'histoire, des lectures précises ont influencé la manière dont des acteurs historiques majeurs ont perçu le monde et agi en son sein, orientant leurs jugements dans des contextes de crise où les décisions engageaient des conséquences irréversibles.

En attirant l'attention non seulement sur la lecture comme acte ponctuel, mais sur la relecture comme forme de fidélité intellectuelle, Mauriac opère un déplacement décisif : il fait passer la lecture du registre de la curiosité passagère à celui de l'inscription durable, de ce qui résiste à l'érosion du temps et continue d'éclairer l'expérience.

L'exemple de John F. Kennedy est célèbre. Dans les mois précédant la crise des missiles de Cuba, en 1962, Kennedy lut attentivement *The Guns of August* de l'historienne Barbara W. Tuchman. L'ouvrage, qui retrace les événements de l'été 1914 et l'entrée en guerre des grandes puissances européennes, montre comment une guerre non inévitable devient fatale lorsque des plans rigides et des automatismes militaires se substituent au jugement politique. Lors de la crise cubaine, Kennedy refusa précisément les options qui auraient enfermé les deux camps dans une séquence irréversible.

D'autres exemples, plus anciens, illustrent le même phénomène. Napoléon Bonaparte gardait auprès de lui les *Vies parallèles de Plutarque* lors de ses campagnes. Cette fréquentation assidue contribua à façonner chez lui une conception hautement performative du pouvoir, fondée sur l'exemplarité héroïque, marquée par une quête incessante de légitimité, la conviction que l'Histoire se juge à l'aune de gestes décisifs, et qui se traduisit, en pratique, par une propension à engager son destin dans de téméraires paris.



Pendant la guerre de Sécession, de nombreux témoignages contemporains rapportent qu'Abraham Lincoln lisait tard dans la nuit les tragédies de William Shakespeare. Ces lectures semblent avoir renforcé chez lui une méfiance profonde à l'égard de la justice punitive et une insistance sur la réconciliation.

Mahatma Gandhi, pour sa part, trouva dans *Le Royaume des cieux est en vous* de Léon Tolstoï les linéaments d'une pensée politique où la non-violence devient action à part entière et où la souffrance librement consentie s'impose comme contrainte morale exercée sur l'adversaire.

Chez Martin Luther, la lecture approfondie de l'*Épître aux Romains* fut l'étincelle théologique qui donna une impulsion décisive à la Réforme.

Albert Einstein reconnut explicitement sa dette envers Ernst Mach et David Hume, dont les écrits ont renforcé chez lui une posture de scepticisme à l'égard des concepts hérités.

Vladimir Lenin, enfin, considérait *Le Capital* de Karl Marx non seulement comme une œuvre théorique, mais comme un véritable manuel d'action.

Un dernier exemple, plus tragique encore, mérite d'être évoqué. J. Robert Oppenheimer, directeur scientifique du projet Manhattan, lut, relut et médita longuement les textes fondateurs de la pensée hindoue, dont l'influence sur sa manière de penser l'action est largement attestée. Il y fit explicitement référence à plusieurs reprises après la guerre, notamment lors d'une interview filmée en 1965, où il évoqua l'instant du premier essai nucléaire à Trinity (juillet 1945) en citant un vers

suite à la page 30



La littérature de la Renaissance

suite de la page 29

de la Bhagavad-Gita: «*Now I am become Death, the destroyer of worlds.*» Cette citation, formulée rétrospectivement, relève d'une tentative de donner sens, a posteriori, à l'expérience d'une action aux conséquences irréversibles et témoigne d'une acceptation tragique de la responsabilité, sans fuite ni autojustification morale.

Ces exemples, pris ensemble, invitent toutefois à changer d'échelle. Si les bibliothèques individuelles permettent de lire les lignes de force d'une pensée singulière, certaines périodes de l'histoire appellent à appliquer ce regard à l'échelle d'une époque tout entière. La Renaissance européenne offre, à cet égard, un moment charnière où se recompose l'horizon intellectuel de l'Europe à travers une transformation profonde de ses pratiques de lecture et d'écriture.

Ce qui s'y constitue n'est pas seulement une somme de lectures privées, mais un horizon commun de textes, de références et de questions partagées, qui révèle les trajectoires intellectuelles multiples de ce que l'on pourrait appeler l'Homme de la Renaissance européenne. Cette bibliothèque collective prend forme dans un vaste mouvement de redécouverte et de réappropriation des arts, de la philosophie et de la littérature de l'Antiquité gréco-romaine, tandis que le rapport au savoir religieux se transforme profondément. L'âge de la foi médiévale, fondé sur la transmission et l'autorité, cède progressivement la place à un âge de la recherche de fondements, de la discussion critique et de la remise en question doctrinale.

À ces bouleversements intellectuels s'ajoutent des mutations matérielles et scientifiques majeures. L'imprimerie modifie radicalement la circulation des textes et l'accès au savoir, tandis que les découvertes géographiques et les percées scientifiques – de Copernic à Newton en passant par Galilée et Kepler – ébranlent les cadres hérités de la représentation du monde. La bibliothèque de la Renaissance n'est ni homogène ni univoque: elle juxtapose héritage antique, interrogation théologique, audace scientifique et innovations techniques.

Elle se transforme aussi par l'affirmation des langues vernaculaires, qui modifie durablement le rapport au savoir et à l'expérience humaine. À la suite de Dante, de Pétrarque et de Boccace, l'italien s'impose comme langue littéraire; en France, Rabelais et Ronsard contribuent à l'essor du français; en Angleterre, Shakespeare et Marlowe font de l'anglais un instrument d'exploration dramatique et poétique d'une ampleur inédite. De nouvelles formes littéraires émergent, du *Don Quichotte* de Cervantès – que Milan Kundera a pu considérer comme le premier roman moderne en raison de l'enquête qu'il ouvre sur l'existence humaine, ses ambiguïtés et ses contradictions – aux *Essais* de Montaigne, où l'écriture devient exploration de la subjectivité et de l'expérience individuelle, rompant avec une tradition médiévale qui privilégiait l'exposé doctrinal, l'autorité des textes canoniques et la recherche de vérités générales.

Dans le domaine politique enfin, Machiavel, Thomas More ou Jean Bodin rompent avec la tradition médiévale d'une politique moralement édifiante pour analyser le pouvoir avec une lucidité froide, dégagée des fictions vertueuses qui en masquaient les ressorts. La bibliothèque de la Renaissance devient ainsi, là encore, un lieu de tension féconde, où l'on renonce aux cadres hérités pour penser autrement l'action humaine.

Face à une telle abondance de chefs-d'œuvre et de grandes œuvres de la culture occidentale, l'approche de la Renaissance peut apparaître comme un champ de références foisonnant dont l'entrée requiert des repères qui ne sont plus spontanément disponibles. Comme l'a souligné Allan Bloom dans son œuvre phare, *The Closing of the American Mind* (1987), cette distance ne tient pas d'abord à une difficulté intrinsèque des textes, mais au fait qu'ils présupposent un socle culturel commun – un ensemble de références, de hiérarchies implicites, de questions fondamentales et de problèmes partagés – qui ne va plus spontanément de soi. Les grandes œuvres de la tradition occidentale, rappelle Bloom, ne sont jamais des objets isolés: elles s'inscrivent dans une conversation intellectuelle continue, à laquelle elles répondent et qu'elles prolongent. Lorsqu'une

part significative de cette conversation se perd, la lecture peut donner l'impression d'une étrangeté, non parce que les œuvres seraient devenues muettes, mais parce que les cadres qui en rendaient l'intelligibilité immédiate se sont estompés.

Appliquée à la Renaissance, cette observation prend une résonance particulière. Les textes

humanistes, littéraires, philosophiques ou politiques de cette période dialoguent simultanément avec l'Antiquité gréco-romaine, la tradition chrétienne, les savoirs juridiques et les débats contemporains sur le pouvoir, la science ou le langage. Leur richesse se déploie pleinement lorsqu'on parvient à ressaisir les tensions et les questions auxquelles ils répondaient; non pour les figer dans leur contexte, mais pour retrouver l'horizon intellectuel qui les rendait vivants. Lire la Renaissance – ne pas que la survoler, mais bien la lire réellement – requiert reconstruire l'horizon de questions fondamentales (sur la vérité, l'autorité, la foi, le pouvoir et l'expérience humaine) à partir duquel ces œuvres ont été pensées.

C'est précisément dans cet esprit que s'inscrit l'ouvrage de Claude La Charité, professeur de littérature à l'Université du Québec à Rimouski, dans *La littérature de la Renaissance: un «abîme de science»*. À travers neuf portraits – pour l'essentiel issus de travaux conçus pour l'émission *Aujourd'hui l'histoire* sur les ondes de Radio-Canada, auxquels s'ajoute un chapitre inédit – l'auteur ouvre des chemins dans cette bibliothèque foisonnante. Gutenberg, Rabelais, Érasme, François I^{er}, Charles Quint, Nostradamus, Montaigne, Ronsard et Marie de Romieu deviennent ainsi des figures de médiation culturelle. À travers elles se dessine non pas un panthéon figé, mais un monde intellectuel en mouvement, où se croisent humanisme, invention littéraire, savoir encyclopédique et redéfinition des rapports entre texte, pouvoir et subjectivité. ♦

[...] l'auteur ouvre des chemins dans cette bibliothèque foisonnante. Gutenberg, Rabelais, Érasme, François I^{er}, Charles Quint, Nostradamus, Montaigne, Ronsard et Marie de Romieu deviennent ainsi des figures de médiation culturelle. À travers elles se dessine non pas un panthéon figé, mais un monde intellectuel en mouvement, où se croisent humanisme, invention littéraire, savoir encyclopédique et redéfinition des rapports entre texte, pouvoir et subjectivité.